



Ancienne ingénieure agronome, Anne Guillaumin s'est reconvertie dans l'agriculture pour se rapprocher de la terre et des animaux.

Anne Guillaumin, du rêve à la ruralité

Florence Falvy et Marie Hérault

De Paris à La Cornuaille il n'y a qu'un pas. Anne Guillaumin l'a franchi avec une volonté de fer. Manque de connaissances, difficultés financières, contexte agricole... Malgré les obstacles, elle est allée au bout de son projet : devenir éleveuse laitière.

La Cornuaille, en Anjou, un petit matin de février. Depuis plusieurs semaines, le temps est à la pluie. Le petit chemin qui mène à la ferme de l'Ansiguière est bordé de jonquilles, signe que le printemps sera bientôt là. Au bout, une bâtisse de pierre aux volets bleus et, de part et d'autre, des dépendances et des bâtiments agricoles. Premier ressenti : l'histoire paysanne des lieux ne date pas d'hier, et on peut supposer que de nombreuses générations d'hommes, de femmes et d'animaux ont vécu et travaillé ici. Sortant de la salle de traite, suivie par ses chats, Anne Guillaumin se dirige d'un pas pressé vers l'étable où ses vaches Jersiaises et Aubrac attendent impatiemment d'être nourries. Il émane d'elle une énergie hors du commun. Vêtue d'une cotte, bottes aux pieds, les cheveux ébouriffés et un sourire accroché au visage, l'agricultrice déclare de but en blanc : « Vous connaissez le monde paysan ? »

Maintenant ou jamais

La question n'est pas anodine : en nous voyant, nous journalistes à l'allure citadine, Anne Guillaumin a légitimement pu s'interroger. Après l'avoir rassurée, la conversation s'engage immédiatement, le verbe est rapide, bienveillant et enthousiaste. Son enfance se passe dans la campagne beauceronne, dans une famille très éloignée du milieu agricole. Mais depuis toujours Anne Guillaumin est attirée par la nature et les animaux. « Mon rêve était d'avoir une ferme, mais je ne me sentais pas capable de le faire seule », se souvient-elle. Pour vivre dehors et les pieds dans la terre, elle embrasse une formation d'ingénieur agronome à Rennes, puis intègre l'institut d'élevage en trouvant un poste à Paris. Durant quinze ans, elle sillonne la France pour réaliser des enquêtes auprès d'agriculteurs. « Ce fut une déception, et c'était assez éloigné de l'image que je m'en étais faite. Je passais beaucoup de temps derrière mon ordinateur. Une routine s'est installée, j'avais du mal à trouver du sens à ce que je faisais. Moi qui voulais être plus près de la nature, je me trouvais à rédiger des dossiers à la pelle en vue de futures demandes de subventions. » Son compagnon, alors étudiant en médecine, s' imagine quant à lui médecin de campagne. Tous deux prennent la décision d'un changement de vie radical et commencent à prospecter sur des sites spécialisés dans la vente de propriétés rurales. Sans avoir d'idée précise, Anne souhaite

que « ça colle en termes de paysage et d'accueil de la part de la population, notamment agricole. J'ai en effet constaté que dans certaines régions, l'arrivée de nouveaux exploitants n'était pas toujours simple et vu d'un bon œil. » Son choix se porte sur la Loire-Atlantique et le Maine-et-Loire. Une opportunité se présente : la ferme de l'Ansiguière à La Cornuaille, un élevage bio de vaches à viande, à la frontière des deux départements. « J'avais trente-neuf ans, je venais d'être maman et je me donnais deux à trois ans pour accomplir mon projet d'installation. Mais Marc

J'ai dû tout apprendre et accepter des remarques pas toujours tendres.

Colas, le propriétaire d'alors, m'a répondu qu'il avait soixante-cinq ans, qu'il avait déjà vu vingt-cinq candidats et qu'il ne pouvait pas attendre. C'était maintenant ou jamais. »

Elle s'installe officiellement le 1^{er} janvier 2010 avec l'envie de fabriquer ses propres fromages et de commercialiser de bons produits via des réseaux de vente directe. Les débuts sont difficiles : « Une vraie galère ! En regardant en arrière, je me dis que j'avais une vision naïve du métier et de grandes idées alors que je manquais de connaissances. J'ai dû tout apprendre et accepter des remarques pas toujours tendres, voire assez violentes, sur ma production. Je pensais innocemment qu'on allait me pardonner mes erreurs parce que je débutais. J'aurais dû faire une formation, comme le BPREA¹. Pendant les trois premières années, je me suis sentie submergée. J'avais mis toutes mes économies dans ce projet², et là je commençais à perdre de l'argent. Dans mon métier précédent, je me plaignais du manque de concret... Là j'étais servie, c'était même trop concret ! » Dans l'adversité, pourtant, Anne Guillaumin s'accroche et fait face à certaines résistances locales, heureusement assez rares : « J'ai entendu dire que j'étais une femme arrivée de nulle part. Mais Marc Colas m'a aidée à briser ces obstacles, j'ai bénéficié de beaucoup de soutiens et je n'étais finalement pas dans un milieu hostile. » Lui qui au départ ne devait l'accompagner que pendant six mois sous une forme de parrainage – « le temps de m'apprendre le métier » – restera à ses côtés pendant quatre à cinq ans. Aujourd'hui, il est encore propriétaire des terres qu'il lui loue en

fermage, mais il est aussi présent pour le reste : « Avec Marc, on entretient une relation financière, mais avant tout humaine ; sans lui ça aurait été vraiment difficile... D'autant qu'à part mon compagnon, mon père et un vieil oncle, je n'ai pas vraiment bénéficié d'un soutien familial. Ma mère et ma grand-mère se demandaient pourquoi je voulais devenir agricultrice et travailler dans un milieu sale, qui sentait mauvais et où j'aurais les pieds dans la boue. »

Ne rien lâcher

Ces premières années difficiles permettent à Anne Guillaumin de réévaluer son projet. À la tête de soixante-dix hectares, elle opère d'abord des choix quant à son cheptel d'une centaine de bêtes. « À mon arrivée, j'ai repris l'exploitation avec les vingt-cinq vaches Blondes d'Aquitaine, les quatre Aubrac, les douze Bretonnes Pie-Noire et les quelques Jersiaises de Marc. Mais, assez rapidement, je me suis rendu compte que le caractère de certaines races ne cadrait pas avec mon projet et ma personnalité. Pour le lait, j'ai préféré délaissier la race bretonne au profit des Jersiaises et des Aubrac, plus sociables. Toutes ont leur caractère et j'ai mes chouchoutes. Pour autant, et même s'il y a un lien affectif, ce n'est pas un déchirement lorsqu'elles doivent partir à l'abattoir. »

À cette époque, elle en profite également pour se former sur le pâturage tournant, entreprend une formation d'éleveur infirmier de son troupeau, et une formation sur l'insémination. En parallèle, elle cesse la production fromagère et réserve sa production laitière de cent mille litres au réseau Biolait, qui diffuse ses produits en magasins bio et dans la grande distribution. Aujourd'hui, l'agricultrice ne cache pas son souhait de revenir doucement à la vente directe. Alors qu'elle vend déjà quelques litres de lait et quelques colis de viande à des particuliers, elle se montre séduite par une possible association avec Le Panier candéen, un groupement d'achats de produits bio. Une décision logique pour elle, à l'heure où les consommateurs se tournent de plus en plus vers le local.

La matinée s'étire. Dans une niche à veau, une petite génisse d'une semaine s'impatiente. D'une main douce et ferme, l'agricultrice saisit la tête du petit animal pour l'inciter à boire. « C'est encore difficile pour elle, je dois l'aider. Ce soir ou demain, ça ira sans doute mieux et elle saura boire seule. » Le biberon de 1,5 litre est englouti. Chaque année, à la ferme, une quarantaine de vélages ont lieu. « C'est un moment



Si l'agricultrice affirme ne pas avoir eu à se battre pour faire sa place, elle pense aussi que les femmes ne sont pas suffisamment valorisées dans la profession.

fort qui au début m'impressionnait. Beaucoup d'agriculteurs apprécient ce moment. Moi non, ça m'évoque peut-être trop de choses en tant que femme. C'est une des raisons pour lesquelles j'apprécie la race Jersiaise, ce sont des vaches qui vèlent seules et très rapidement. »

Dans les auges, Anne déverse ensuite un mélange céréalière. « Je produis la plus grosse partie des aliments de mes vaches mais ce n'est pas suffisant, je dois quand même en acheter. » D'un rapide coup d'œil, elle consulte sur son téléphone le logiciel Pilote élevage qui lui donne des informations sur ses bovins : âge, période de tarissement, vélage, etc. « Une aide importante au quotidien, il y a beaucoup d'informations à retenir. » Elle se dirige ensuite à grandes enjambées vers le hangar à outils, se saisit d'une fourche et, allant d'un bâtiment à l'autre, renouvelle le stock de paille fraîche aux pieds des vaches. Traite, nourrissage... des tâches qui se répètent deux fois par jour jusqu'au printemps. « Les vaches seront alors toutes dans les champs au grand air et seront plus autonomes. J'irai les voir pour m'assurer que tout va bien, qu'elles ont ce qu'il faut en herbe ou en eau. » Chaque jour, elle consacre aussi quelques heures à la gestion administrative de l'Ansiguière. « C'est de plus en plus lourd en matière de réglementation. Même moi qui suis

ingénieur agronome et habituée à remplir des dossiers, je suis obligée d'être accompagnée pour certaines demandes. »

Bientôt l'heure du repas. Devant un café au coin d'un feu crépitant dans la cheminée, Anne Guillaumin confie les difficultés qu'elle a eues, au début, pour concilier vie professionnelle et vie privée : « Ce fut compliqué d'assurer un rôle de maman. Je ne suis pas une femme d'intérieur, mais heureusement je peux m'appuyer sur mon compagnon. Ma fille est ma priorité, mais je ne peux pas être aussi présente que je le voudrais, elle est donc devenue très tôt autonome. Si elle m'aide de temps en temps, elle ne veut pas être agricultrice. Elle a aujourd'hui douze ans, et je sais qu'elle est fière de moi. Je lui ai en tout cas transmis l'importance d'aller au bout de ses envies. » Interrogée sur la place des femmes dans le monde agricole, elle reconnaît qu'elle n'a pas eu la sensation de devoir se battre pour faire sa place : « J'ai bénéficié d'un accueil bienveillant. Mais force est d'admettre que pour la plupart, les femmes ne sont pas valorisées. Je l'ai souvent constaté lors de réunions professionnelles de la FDSEA³ ou du Civam⁴. Les femmes n'osent pas s'exprimer ou alors elles en sont absentes, car restées à la ferme pour gérer l'exploitation et les enfants. Un détail révélateur : les cottes

1. Brevet professionnel responsable d'exploitation agricole.

2. Un investissement de départ de 250 000 euros, hors maison.

3. Fédération départementale des syndicats et exploitants agricoles.

4. Centre d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le milieu rural de Maine-et-Loire.



Dès le printemps, les vaches retournent au grand air. Anne Guillaumin leur rend visite pour s'assurer que tout va bien et qu'elles ont ce qu'il faut en herbe ou en eau.

de travail ne sont pas pensées pour elles, c'est souvent compliqué de trouver des vêtements à leur taille. On les cantonne trop au rôle de femme d'exploitant. Quand on vient chez moi et qu'on me demande où est le patron, je réponds fermement que le patron, c'est moi ! »

Être une femme dans un monde en crise

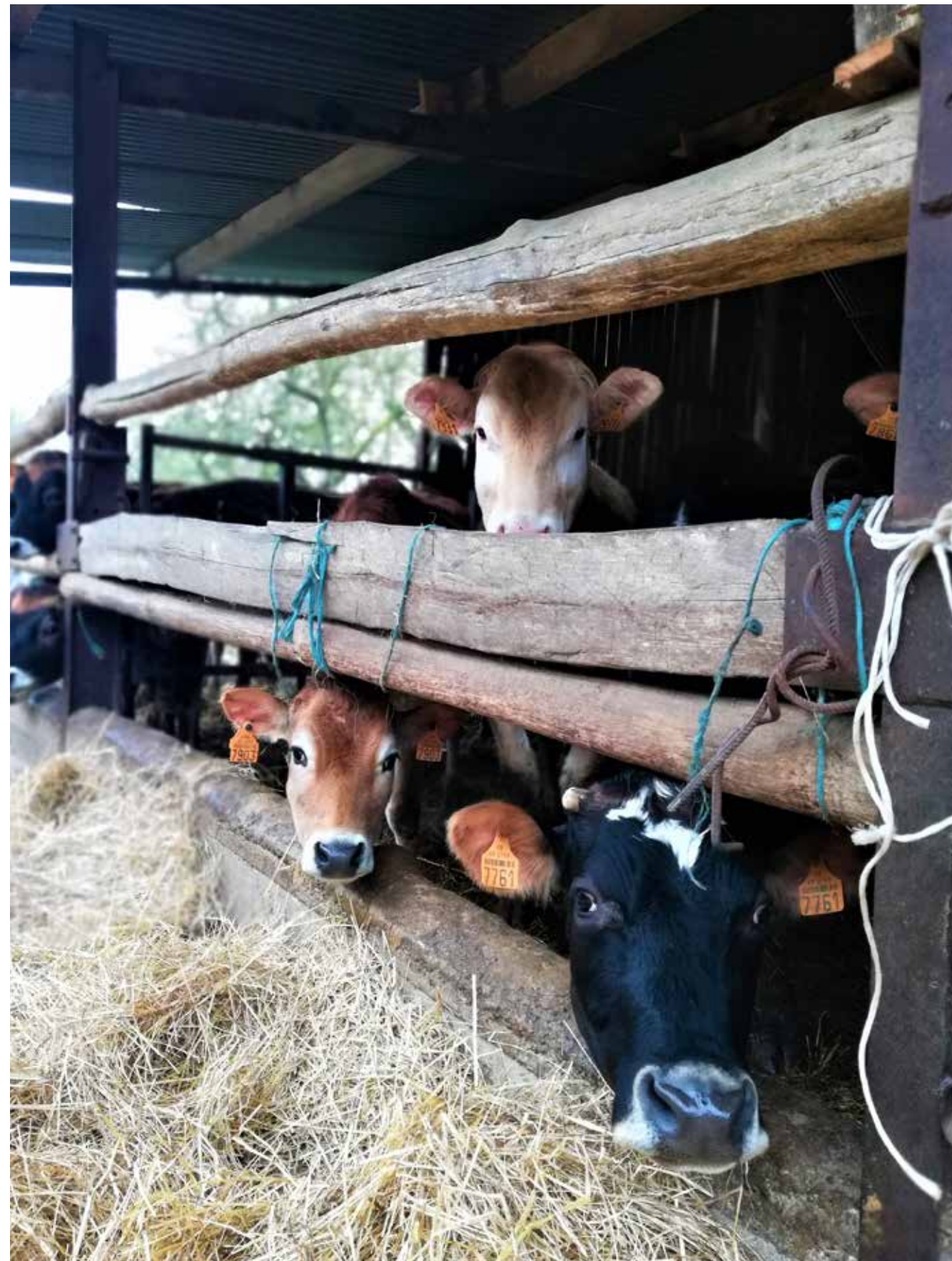
Quelques heures plus tard, nous suivons Anne Guillaumin à travers champs. Un bâton à la main, elle avance d'un pas sûr et allègre... alors que nous tentons de la suivre, pataugeant jusqu'aux mollets dans un sol imbibé d'eau et de boue. L'occasion malgré tout de parler sérieusement de son avenir, du regard qu'elle porte sur le monde paysan et la crise qu'il traverse. « Certains paysans s'en sortent bien alors que d'autres sont en très grande difficulté. Pour sortir de la crise, j'étais au départ persuadée qu'il fallait de petites exploitations, faire de la vente directe et produire bio. Aujourd'hui, je ne suis plus certaine de rien. Quand on est paysan, on n'a pas le droit à l'erreur. Tout augmente, sauf nos prix. Il faudrait pouvoir réconcilier les agriculteurs avec les consommateurs, pouvoir expliquer ce que l'on fait et notre métier. » Dans cette optique, Anne Guillaumin participe à l'organisation de rando-fermes en juin, une matinée durant laquelle quelques agriculteurs ouvrent leurs portes à

des groupes de promeneurs de quinze à vingt personnes. « Dix ans après mon installation, j'ai encore du mal à me verser un revenu. J'ai des projets d'investissement, mais les banques sont frileuses pour accorder des prêts. » Une situation qu'elle déplore alors qu'elle a pour projet de construire un nouveau bâtiment⁵, plus moderne, pour cinquante vaches laitières. « Pourtant, je n'ai pas une vision pessimiste de l'avenir. Je suis indépendante, mais je fais partie d'un groupement d'employeurs. Ça m'aide à garder la tête hors de l'eau avec un salarié qui vient m'aider un jour et demi par semaine. J'ai même pris des vacances quand ça n'était pas raisonnable. » Quant à l'avenir, elle sait qu'elle devra s'arrêter un jour, certainement avant soixante ans. « Je trouverai quelqu'un qui continuera, ou alors il faudra réfléchir à un autre avenir pour la ferme. »

Florence Falvy est journaliste-rédactrice et photographe. S'intéressant particulièrement à l'économie, à l'environnement et à l'urbanisme, elle fait valoir son ancrage territorial auprès de médias spécialisés.

Marie Hérault est journaliste-rédactrice spécialisée en urbanisme, architecture et immobilier. Elle collabore avec différentes agences de presse et de communication. Elle est aussi l'auteur du livre *Troglos Habitat & art de vivre*, sur le patrimoine troglodytique ligérien, paru aux Éditions L'apart.

5. Chiffré à 400 000 euros.



Anne Guillaumin a préféré délaisser la race bretonne au profit des Jersiaises et des Aubrac, plus sociables. © Photos Florence Falvy et Marie Hérault.